

Tsi Frédéri daô Bornalet, on dzo dè misa dè bou, aô cein que les fennès fan in catson dè laô z'hommo : (patois du Gros-de-Vaud)

Autor(en): **Chambaz, Octave**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **42 (1904)**

Heft 2

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-200811>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

SCÈNE III

MARIE, TANTE ROSE, puis LOUIS

LOUIS (*à la rue, puis finit en entrant*).

Vo vundrai, galègès felhiès,
No trova apri lè messons.
Apporla-nò cauquìs barelhiès
Po tsanta, ti, à l'unisson :
Oh la il...

Bonjour, Mariette ! Que me donneras-tu pour le beau bouquet que j'ai été te cueillir, ce matin, à la piquette du jour, derrière Jaman ?... Mais quoi, cette mine... Qu'y at-il, Mariette ? Qui t'a fait du chagrin ?

MARIE.

Mon pauvre Louis, il faut nous séparer.

LOUIS.

Hein, nous séparer... A cause ?

MARIE.

Maman veut me faire épouser le vieux Jean-Pierre.

LOUIS.

Comment ! Je croyais que c'était enterré cette histoire-là... Mais, et toi, qu'en dis-tu ?

MARIE.

Que veux-tu que je dise ?

LOUIS.

Hein ! quoi ! Tu l'épouserais, ce vieux crocodile ? Et alors... ce que tu m'as promis... oublié ?

MARIE.

Mais, non ; seulement... tu connais ma mère. Quand elle veut quelque quelque chose, elle est terrible.

LOUIS.

Voyons, Marie, il me faut être au clair. Oui, ou non, m'aimes-tu un tant soit peu ?

MARIE.

Tu sais bien que oui.

LOUIS.

Mais pour de bon ?

MARIE.

Pour de bon.

LOUIS.

Mais c'est bien sûr, alors, à la toute ?

MARIE.

Mais oui ; pourquoi me le fais-tu redire ?

LOUIS.

Eh bien, alors, pourquoi pleures-tu ? Crois-tu que ta mère pourra te marier de force ? D'abord, je suis là, moi, et je m'en vais commencer par brouiller les affaires. Du moment que tu m'aimes... je soulèverais les montagnes... Ah ! elle veut nous encoubler, ta mère ; attends-t-voilà... D'abord, moi, j'aime les obstacles. Je n'aime pas quand ça va trop facilement.

MARIE.

Cette fois, tu seras servi.

(A suivre.)

PIERRE D'ANTAN.

Les parts du diable.

Voici une légende plus connue à l'étranger qu'en France :

Quand le diable fut précipité du ciel, il tomba sur la terre et se brisa en morceaux.

Sa tête roula en Espagne, et voilà pourquoi les Espagnols sont si fiers ;

Ses mains tombèrent en Turquie, et voilà pourquoi les Turcs sont si rapaces ;

Son cœur glissa en Italie, et voilà pourquoi les Italiens sont si amoureux ;

Son ventre alla en Allemagne, et voilà pourquoi les Allemands sont si gourmands ;

Ses pieds restèrent en France, et voilà pourquoi les Français sont si coureurs.

Et pour nous, Suisses, que resta-t-il ?

Tsi Frédéri daò Bornalet, on dzo
dè misa dè bou,

aò

cein que les fennès fan in calson dè laò z'hommo.

(Patois du Gros-de-Vaud).

LA DJUDITH. (*In dèdzonnin, — lo lindéman dè la faire dè la St-Martin, — avoué s'n'hommo, que s'appellè Frédéri, laò dou z'infants : la Rosine qu'a z'u vouel'ans la senanna daò Dzonno, et lo Constant qu'aret sin ans lo quatre daò maì que vini, — l'an zu, intré dou, on bouébo que lo bon Diu laò z'a réprai, — pu lo garçon, que l'ai dian Somouyet*). — T'aret lo galé, voue, Frédéri, à la misa dè bou. Ne vaò pas névai, lo pu guegnè contrè Thialrins. N'in la bise et lo chet onco cauquès dzo.

FRÉDERI. — Seimbliè ?..

LA DJUDITH. — A quin n'haòra faut-te invouyi la Rosine portà lo dinà à Samouyet ?

FRÉDERI. — Atteinds-voi omeinte qu'on aussè fini dè dèdzonnà dévan dè dèvezà daò dinà. On deraì avoué té que lo lè bourl'adi !

LA DJUDITH. — Y'avé pire, fan dè savai... à pou pri ?..

FRÉDERI. — Va d'aboo mè queri mon paquet dè taba, aò pailo derraì, su lo catse-pliat... pu, on veret !..

LA DJUDITH. (*In revegnin daò pailo derraì*). — Tai ton Grietzbaque !

FRÉDERI. — Te paò invouyi la bouéba quand te vudri.

LA DJUDITH. — Vaò-t-ou avai affère, pé ci bou, quantia borno né ?

FRÉDERI. — Qu'in séyo ?..

LA DJUDITH. — L'étai po mettrè ton sepà aò tsaud

FRÉDERI. — Te sà praò, qu'à cliaò misè, on est d'obedzi dè restà, bin soveint, mè qu'on ne voudret. On travè d'ardevè d'ardevè d'ardevè d'ardevè... Faut dèvezà... (*in faseint la potta*) bairè !..

LA DJUDITH. (*Que sè dépalsè dè ramassè lè z'écouallès*). — La Caton à Semon m'avai de, hier à né, que vindret onna véprà vaire lè bre-gandéri que ié atsetà po lè z'infants, et la roba que mè su paya avoué l'ardevè d'ardevè d'ardevè d'ardevè... Se vini, n'ouzo dè moins què dè lai fère onna cliaffa dè café, et lai offrì un bocon dè la tatra que iavè catsi aò bas daò bouffet... in casse !.. Qu'in dis-tou ?

FRÉDERI. — Qu'est mè fà-te, à mè, que vo frecotéyi !..

LA DJUDITH. — Frecotà !.. Mè, Frédéri ! te sà praò que ta Djudith n'est pas onna fenna quem in l'in a tant pertot : dai gourmandès, et pi dai z'orgolhiaòzès, que passan la maiti dè lo temps dévant lo meryad et l'autra maiti à medzi dai bons bocons in devourin lè dzeins !.. Frecotà !.. son paò dere... por'on iadzo... pè brit dè dierra... quand la Caton vini !

FRÉDERI. — Pisque vaò veni, tâtse-voi, sin fère assemblan, que tè diessè aò justo por quand la vatsè que no z'ân vindu dai lo vi. Mè maufo que Semon no z'aussè indieuza ! ?

LA DJUDITH. — Tâtseri.

LA DJUDITH. (*A onz'haòrès : à sa bouéba que révin d'écouà, et à son bouébo que trevougnè la qua aò tsat*). — Attiutàdè : Tè, Rosine, medzè vito ta sepa, que, aò bet dè la trabilia. Quand l'aret fini, t'adri avoué lo panai et lo bidon, portà à Samouyet, qu'indzévallè ai Rapès. Se te ne t'intréin pas t'ari onna brequa dè nelhion po rétorna à l'écouà. Tè, Constant, laisse ci minon et aòvrè lè z'orolhiès. Tracè tsi la tanta ! Caton et dit lai : Bondzo, tanta ! ma mère vo z'atteinds d'indzido, avoué voutron tsaòsson. Et te révin tsi no in correin et tè ballièri assebin daò nelhion.

(A suivre.) OCTAVE CHAMBAZ.

* Ici, sens de voisine.

Recettes.

Il ne faut jamais laver les bas de soie de couleur ou noirs avec du savon. Il faut se servir d'eau de son chaude; ensuite on les presse sans les tordre et on les fait sécher à l'ombre.

On rend les mains et les ongles blancs en les frottant bien le soir avec un citron coupé en deux; le lendemain matin on se lave les mains à l'eau chaude. Ce procédé est excellent aussi pour enlever les taches sur la peau.

Enfantines.

(Authentiques.)

L'obsession. — Un arbre de Noël eut lieu, il y a quinze jours, dans le temple d'Ouchy.

Cette petite fête de famille, présidée par un pasteur, fut en tous points charmante.

Les enfants, de leurs voix innocentes, chanterent quelques chœurs; deux ou trois même d'entre eux se produisirent individuellement, qui dans une chansonnette, qui dans une fable ou autre petit morceau de poésie.

A la suite d'une de ces productions, le pasteur avise un garçonnet à la mine éveillée :

— Et toi, mon petit ami, tu veux bien aussi nous chanter quelque chose ?

— Oh !... oui... m'sieu, répond le bambin, un peu intimidé.

— Eh bien, voyons, qu'est-ce que tu vas nous dire ?

— *Viens, Poupoule ! ..*

Egoïsme. — Madame L. a une santé florissante; sa sœur de lait, au contraire, est de chétive apparence.

Il y a quelques jours, cette dernière vint rendre visite à madame L. Lorsqu'elle fut partie, la petite Louisa dit à sa mère :

— Dis, maman, pourquoi que tante Jenny elle est pas comme toi, rose; elle est toute blanche ? C'est parce que t'a as pris toute la crème, dis ?

Prière. — Blanchette fait régulièrement sa prière, chaque soir.

L'autre jour, son frère Charles, étant de mauvaise humeur, l'avait brusquée, contre son habitude. Il était ainsi chaque fois qu'il perdait la partie de billes qu'il faisait avec ses petits amis, au sortir de la classe.

Alors, à sa prière du soir, Blanchette ajouta : « Bon Dieu, fais aussi que Charles gagne aux nius ! »

M. Scheler de retour. — Après une tournée de succès dans les pays du Nord, M. Scheler nous revient. Il commencera, mardi prochain, 12 courant, une nouvelle série de cinq causeries. Récitals consacrés aux *Orateurs chrétiens. De Caloni à Bossuet*. Billets en vente à la librairie Tarin et à l'entree.

THÉÂTRE. — Demain, dimanche, **Les millions de l'émigré**, suite du *Tour du monde d'un enfant de Paris*, pièce à grand spectacle en 5 actes et 10 tableaux.

KURSAAL. — Tous les soirs, **grand spectacle-attraction**. Programme toujours varié; attractions toujours nouvelles.

L'INCENDIE

bambochade en dialecte genevois,
à lire dans

L'ALMANACH DU CONTEUR VAUDOIS
1904

50 centimes.

La rédaction : J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.